

LIÈGE
PAR
E. M. DOGNÉE



ORIGINES, DESCRIPTION ET HISTOIRE
DES
PRINCIPALES VILLES DE LA BELGIQUE

Liège
PAR
E. M. Dognée

LEBÈGUE & C.
BRUXELLES

A. SOULAS
J. LEBÈGUE & C.^{ie} ÉDITEURS
BRUXELLES

LIÈGE

ORIGINES, HISTOIRE, MONUMENTS, PROMENADES

PAR

EUGÈNE M. O. DOGNÉE

Nouvelle édition revue et augmentée

Frontispice et lettrines de E. PUTTERT, Ed. DUYCK et A. RONNER
et nombreuses photogravures



BRUXELLES

J. LEBÈGUE & C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

46, RUE DE LA MADELEINE, 46

LIÈGE

. A moi, ma ville bien aimée,
Ma reine qui s'assied sous le dais de fumée
Où se baignent ses monts, gigantesques trépieds;
Et riant au milieu des forges enflammées,
Qui, dans la nuit profonde, éclatent allumées
Comme des flambeaux à ses pieds.

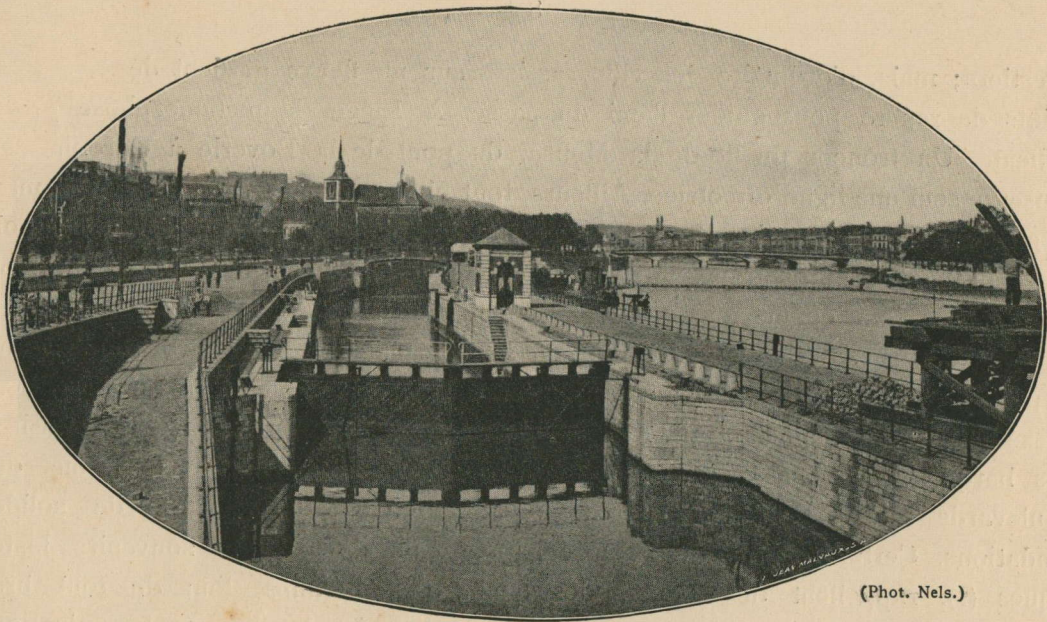
Aussi qu'elle est superbe, assise sur son fleuve
Où se mire au flot clair sa citadelle neuve,
Diadème de murs qui couronne son front!
Et s'égayant à voir, au loin dans ses campagnes,
Autour de l'horizon ondoyer des montagnes
Le cercle vert qui danse en rond!

Elle a sa Meuse où vont flottant les voiles grises,
Ses jardins fleurissant sous l'haleine des brises,
Ses palais, bien avant dans la terre fondés,
Ses tours, écueils de l'air, où, dans leurs longs voyages,
Se déchirent les plis du manteau des nuages,
Ses églises aux toits brodés.

Et puis, que de hauts faits emplissent son histoire!
Chaque cri de bataille est un cri de victoire.
Chaque lutte grandit son peuple souverain.
D'un souvenir sacré chaque rue est pavée.
Partout sur ses vieux murs son histoire est gravée
Par le glaive au lieu du burin.

.
Aussi, ma Liège, à moi, ma Liège aimée et sainte!
Car de tous les lauriers elle a la tête ceinte.
De nos villes son nom efface tous les noms.
Le passant qui l'admire et jamais ne l'oublie
En a l'âme toujours remplie,
Et mieux que le passant nous nous en souvenons.

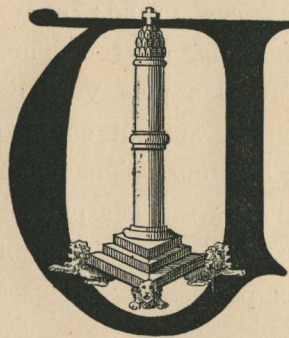
ANDRÉ VAN HASSELT.



(Phot. Nels.)

LA MEUSE AU BOULEVARD FRÈRE-ORBAN.

LES MÉTAMORPHOSES DE LIÈGE



UNE chronique manuscrite de Liège figure, sur son premier feuillet, une vue d'îles ombragées entre lesquelles serpentent des cours d'eau, au centre d'un riant amphithéâtre de coteaux très boisés. On lit, au bas de cette vignette : « Comme la noble Citeit de Liège a prinst son commencement en un lieu montagneux et désert, comme vous verrez par ceste histoire, nous vous représentons icy son premier visage. » En étudiant avec le plus grand soin cette miniature, de même qu'en examinant les belles vues de Liège publiées depuis 1557 (1), en collationnant tous les plans dont la seule liste forme un gros volume, on a grand'peine à reconnaître la ville actuelle.

Le cours du temps explique aisément les rues bâties remplaçant les arbres

(1) Citons notamment : la vue de Liège en 1618, d'après le peintre liégeois Gilles Marescal (exemplaire unique à la Bibliothèque de Leyde); la planche de Milheuser dans le *Theatrum* de Blaeu (1649. T. II); la vue perspective de Leloup, dans les *Délices du Pays de Liège* (1738. T. I); les superbes calendriers des chanoines, dont L. Desplaces grava le dernier, sur lesquels on collait les armoiries du prince-évêque régnant et les blasons des tréfonciers de la cathédrale, au-dessus de la vue de Liège.

forestiers; mais, d'ordinaire, les villes assises sur un fleuve gardent de nombreux points de repère pour guider l'ami du passé. A Liège, la métamorphose paraît radicale. Un tronçon du lit de la Meuse, du pont de la Boverie à Coronmeuse, conserve seul une ligne directrice. Ailleurs, tout change : non de siècle à siècle, mais de génération en génération. La courte vie humaine suffit pour montrer au Liégeois des aspects différents sur la plupart des points de sa ville. Où le père a navigué, les enfants n'ont connu que promenades entre allées d'arbres. L'homme circule en tramway sur un boulevard bordé de hautes maisons, à l'endroit où, gamin, il pêchait à la ligne. L'étranger supposerait que les anciens graveurs se sont laissé entraîner par une imagination hantée de rêveries vénitiennes, pour dessiner des barques où le passant voit des constructions serrées sur terre ferme, des boulevards modernes à squares fleuris, des monuments accusant de solides fondations. Certains noms de rues, échappant au dédain des souvenirs historiques (1), rappellent des ponts, des quais, des moulins, loin de tout bras d'eau; évoquent des traditions contredites par l'aspect des lieux : dénominations traditionnelles, incompréhensibles pour le promeneur d'aujourd'hui.

L'histoire de la ville dévoile le mystère de ces changements, plus importants et plus rapides que partout ailleurs. En s'établissant en face des confluent de l'Ourthe et de la Meuse, au-dessus des berges marécageuses de la rive gauche du fleuve, les premiers habitants de Liège se confiaient à un ami dangereux, sinon perfide.

Les fleuves rapprochent les peuples : durant longtemps ces grands cours d'eau conservèrent le monopole des échanges commerciaux, mais, en revanche, ils sont sujets à des caprices menaçants. Grossie des rivières les plus voisines de Liège, l'Ourthe, la Vesdre, l'Amblève; s'entourant de marais, surtout en face de ses courbes et des embouchures de son principal affluent, la Meuse s'épanchait périodiquement en dehors de son lit. A la chute des feuilles arrachées par les bourrasques d'automne, à la fonte des neiges sous les pluies tièdes présageant le printemps, à la débâcle des glaces rompues par des eaux paraissant furieuses de leur captivité, l'inondation dévastait la ville.

Ces ravages, dont la mention se répète fréquemment dans les annales liégeoises, sévissaient plus cruellement aux époques reculées. Une végétation touffue ombrageait les flaques des marécages. A la moindre crue, à la plus légère modification du courant, les berges cédaient : le torrent limoneux creusait les talus, sapait les maisons, déracinait les arbres, noyant bestiaux et habitants, charriant débris et cadavres. Le nombre des bras du fleuve et de son affluent multipliait les périls, soumettant à des dévastations nombreuses la riante cuvette qu'entoure

(1) V. HÉNAUX. *Note sur les noms des rues de Liège*. Liège 1860.

l'amphithéâtre des coteaux. Les crues exceptionnelles, disent les chroniqueurs, renversaient églises et maisons (896, 1314, 1410), emportaient périodiquement les ponts (1036, 1403, 1533, 1571, 1643), ensevelissaient les vivants et déterraient les morts (1185), obligeaient à naviguer dans les rues (1374, 1540, 1725), parfois « dépassaient tout ce qui s'était jamais vu » (1740). Les contemporains ont encore contemplé cet effrayant spectacle (1850) dont on déclare le retour désormais improbable sinon impossible. Les crues effrayantes de 1882 et de 1906 le laissent espérer.



LA RUE PIERREUSE.

(Phot. Nels.)

Pareille assiette semblait peu propice au développement d'une grande ville; mais la nature y avait groupé tant d'éléments de richesse, le site offrait des aspects si enchanteurs, que l'on préféra ne point abandonner la place, quitte à lutter énergiquement contre la nature. La Meuse, chantée par presque tous les poètes belges, célébrée par une foule d'étrangers, vantée même dans des vers écrits sur les rives du Danube, déroule à travers Liège son cours le plus majestueux, n'est nulle part aussi pittoresque que dans l'estuaire de l'Ourthe. En outre, un grand fleuve, comme la lance légendaire d'Achille, guérit les maux dont il se rend coupable : au moins quant à leurs suites financières. Il enrichit les

travailleurs, assure un fructueux commerce. Les industriels Liégeois, exploitant des trésors miniers, lourds et encombrants, fabriquant des produits pondéreux, profitèrent largement de ce que Franklin nomme : *le chemin qui marche*. Jusques aux temps modernes, Liège dut sa prospérité à sa situation géographique; surtout au concours de la grande artère sociale dont le Moyen Age fit une section de la voie reliant la mer Noire à la mer du Nord, route commerciale des richesses du vieil Orient vers les nations plus jeunes et plus hardies qui venaient trafiquer dans les Flandres. Sans parler des professions que crée toujours un puissant cours d'eau : construction de bateaux, batelage, pêche, plusieurs industries requièrent, licitement, des quantités considérables de l'élément humide : fabrication de la bière, tannerie, draperie, tissage. Avant qu'on suppléât aux caprices des saisons, les bras de la Meuse et de l'Ourthe fournirent des forces motrices que les Liégeois utilisèrent d'une foule de façons : moulins à farines, à tan, à fouler la laine, à broyer les silex pour la faïence, à scier et à polir le marbre, à piler le charbon de bois, noyau de la poudre; *makas* et martinets aidant au travail des métaux.

Afin de prévenir les suites désastreuses des débordements, la ville s'accula d'abord au-dessus du niveau des basses rives, au pied de la montée qui s'appela le mont du peuple, *Publémont*. Le nom de la Cité rappelait de même le peuple : *Leodig* (public), la ville hospitalière, ouverte à tous. Liège, s'élargissant, gagna la déclivité de la berge limitant le fleuve sur sa rive gauche. Au plus ancien quartier, le *Marché*, avec quelques rues adjacentes, s'ajouta une route directe vers la Meuse : *Neuvice* (*novus vicus*). Peu à peu, le sol s'exhaussa par l'effet si rapide de l'habitation et du déboisement de la vallée. Les nombreux tertres que cernait l'eau, virent, tour à tour, se dresser une église. Les annalistes ont eu soin de noter la date de l'érection successive de chacun de ces sanctuaires. Autour du centre religieux, se groupait une agglomération de maisons, les *ilettes habitées* de la vallée plaisante dont Guichardin exalte le « plan merveilleux ». En grandissant, ces modestes hameaux s'avançaient l'un vers l'autre, comme les îlots vénitiens qui formèrent la plus originale des cités. Pour les unir, on jeta, sur les canaux naturels, de nombreux ponts : simples madriers d'abord, puis arceaux en pierre. Enfin, de longues chaussées, franchissant, sur ponceaux, les cours d'eau, s'étendirent sur la rive gauche, puis sur la rive droite dès qu'une construction plus hardie, le *Pont des Arches*, s'offrit aux piétons, aux cavaliers et aux charrois. Les langues de terrain, aux contours capricieux tracés par les branches de l'Ourthe, se réunirent de même en paroisses. A la fin du XVIII^e siècle, il n'existait qu'un pont sur le lit principal de la Meuse : on ne comptait pas moins de dix-sept ponts de pierre dans l'enceinte de la cité, huit reliant l'Ile à la terre ferme.

Menacé, plusieurs fois l'an, par les eaux fluviales, le bassin de Liège restait, en tout temps, exposé à de graves dangers atmosphériques. Les nuages, amoncelés

sur les crêtes des hauteurs entourant la ville, précipitèrent parfois trombes et cataractes, ébranlant les murailles fortifiées, emportant les maisons, laissant « gens et animaux occis » (1111). Une rue entière, *Hors-Château*, disparut lors de l'un de ces cataclysmes; « on ramassa grand nombre de noyés sous les décombres » (1138). La foudre se montrait aussi destructrice. Bien des fois, elle sillonna les tours des églises, incendia la bâtisse à peine achevée que Notger dédia à saint Denis (1003), frappa plus tard la nouvelle tour en détruisant partie du sanctuaire (1666), écrasa du monde, passa pour punition céleste quand elle tua grand nombre de chanoines prêtres et de chanoines laïcs (1142). Des ouragans secouèrent les plus solides bâtisses, renversèrent des clôtures, firent s'effondrer des maisons, n'épargnant pas le *Péron*, colonne massive dressée au milieu du Marché, comme symbole d'indépendance (1448).

La triste nomenclature des désastres occasionnés par la nature comprend encore des tremblements de terre (1756), heureusement sans grands effets; de sinistres disettes (988, 1044, 1120, 1198, 1260, 1270, 1298, 1314, 1455, 1491, 1626, 1789, 1794). Les chroniqueurs ont, peut-être, exagéré l'importance des anciennes famines; mais plusieurs se montrèrent douloureusement cruelles, alors que n'arrivaient point aisément les denrées étrangères. Ajoutons à cette attristante énumération les épidémies, que le Moyen Age confondait toutes sous le nom générique de *pestes* : 946, 1127, 1282, revenant encore plus tard, 1315, 1319, la *mortuaire* de 1350, le *feu sacré* dont parle Raoul de Rive en 1362, 1388, 1410, 1489, 1515, la *suette d'Angleterre* étudiée en 1529 par Gérard Fuchs, le *flux de sang* de 1533, 1577, etc. La médecine moderne a mieux déterminé, sans les prévenir, la fièvre typhoïde (1845, 1883) et le choléra (1849, 1866). Enfin, des incendies accidentels obligèrent, plusieurs fois, à reconstruire des parties considérables de la ville (1143).

Liège, devenant ville, compta grand nombre de maisons construites en bois et en clayonnage, couvertes en chaume. Elle pâtit souvent d'incendies accidentels, dus à cet abus des bâtisseurs au Moyen Age. Les chroniqueurs en ont relaté plusieurs, à raison de leur funeste importance. En 1143, brûlait toute la rue appelée aujourd'hui Féronstrée, avec l'église Saint-Georges et la plupart des maisons de cette paroisse. Peu après (1165), la cathédrale Saint-Lambert s'embrasait et disparaissait avec presque tout le centre de la ville. Nouveaux désastres du même genre en 1468, puis en 1734, quand disparut le Palais du Prince, communiquant le feu à toutes les maisons adjacentes.

Après les éléments, les hommes. Isolé entre de puissants voisins, engagé dans des conflits étrangers, l'État liégeois devint objet de convoitises pour les conquérants, sujet de colères chez les belligérants dont il barrait la route. Liège, capitale de la principauté indépendante, subit cruellement les horreurs de la guerre. Invasions normandes (882, 914), prise par Brabançons et Allemands (1212), sac

implacable par Charles le Téméraire (1468); assauts, sièges, blocus, par les protestants de Guillaume le Taciturne (1568) et par la Ligue catholique (1659);



LE MARCHÉ DE LA GOFFE.

(Phot. Nels.)

bombardement par l'armée du maréchal de Boufflers (1691), canonnades et incendie partiel dus aux troupes autrichiennes (1794).

Les discordes intestines amenèrent d'autres conséquences funestes. Dévastations et incendies lorsque des groupes de citoyens s'armèrent les uns contre les autres (1312, 1531, 1637), prise par le parti des La Marck (1482), pillages, occupations militaires résultant de luttes entre la Cité et plusieurs des princes-évêques (1255, 1331, 1406, 1433, 1467, 1485, 1649, 1684, 1791, 1792, 1794), démolitions d'édifices religieux par les républicains français (1795).

Mais chaque fois, après la tourmente, les Liégeois s'empressaient de relever de ses ruines leur chère Cité. Comme le fabuleux phénix, Liège se redressait, rajeunie et plus brillante. Trop de souvenirs se rattachaient aux monuments dévastés, aux demeures saccagées, au sol ensanglanté des rues, pour qu'on songeât à abandonner le théâtre d'une glorieuse histoire.

Le caractère indépendant des Hollandais, nous disait le poète van Lennep, provient de la lutte constante que ce peuple a dû soutenir contre la mer, pour

conquérir, pas à pas, puis pour conserver, sa fertile contrée. Les ancêtres des Liégeois, défendant leur ville contre tant de fléaux, endurcis aux travaux industriels les plus rudes, léguèrent à leurs descendants une énergie que ne déconcerte aucun obstacle. « Peuple vif, alerte, entreprenant, écrit Van Bommel (1), fixé dans un pays riche en beautés naturelles, plus riche encore par les produits qui se tirent des entrailles de la terre. » La rapide excursion que nous ferons à travers l'histoire de Liège, montrera les Liégeois passionnés pour la liberté, ardents à la lutte, prêts à tout sacrifier pour défendre leurs droits et l'indépendance de la pittoresque Cité.

C'est avec la même persistance qu'ils travaillèrent à brider leur beau fleuve. Longtemps on respecta, pour leur utilité, les bras multiples de la Meuse et de l'Ourthe. On se borna d'abord à resserrer ces voies commerciales, ces moteurs économiques, en étayant les quais de solides murailles de défense et de soutien. Lorsque le développement des autres moyens de communication, les progrès de l'industrie, l'encombrement des cours d'eau les moins importants, eurent modifié la situation, on songea à supprimer la plupart de ces canaux, trop souvent cloaques pestilentiels. Il fut même résolu, en 1825, de faire disparaître le labyrinthe de ruelles étroites, entrecoupées de ponts, qui occupait le centre de Liège, rebâtie sans plan d'ensemble après les grands désastres de 1468 et de 1691. Les quais intérieurs se transformèrent en promenades plantées d'arbres. A l'époque contemporaine, on s'attaqua résolument au cours principal du fleuve.

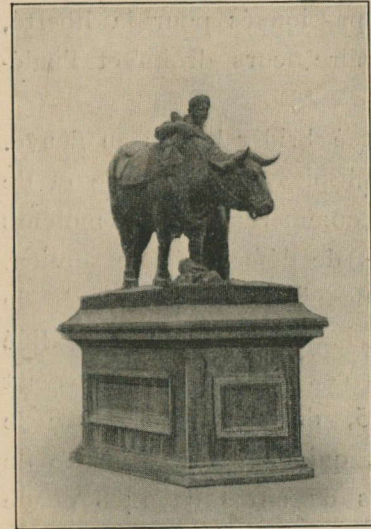
Vers le milieu du XIX^e siècle, des travaux, depuis longtemps projetés mais jusqu'alors différés, modifièrent notablement le cours principal du fleuve à travers la ville. Le bras principal et le plus direct de la Meuse, baignant le côté occidental de l'ancienne Ile, assiette dont la partie orientale, plus convexe, était bordée par une grande courbe gracieuse du fleuve, fut presque entièrement comblé, voûté pour le reste à partir du barrage de Saint-Jacques (sur l'emplacement actuel du monument de Charlemagne) jusqu'au pont d'Avroy. Par cette modification importante, amplifiant notablement le quai auquel abordaient les barques marchandes d'amont, Liège acquérait une large et superbe promenade. On l'agrémenta d'allées grandioses et de quinconces de tilleuls aux frondaisons touffues et balsamiques. Le mince cours d'eau, caché sous des maçonneries, ne reparait qu'au pont d'Avroy, longeant avec ses rares saules et ses venelles, le quai Micoud (boulevard actuel de la Sauvenière), pour disparaître de nouveau sous une arcade que quelques Liégeois, encore vivants, ont vu engouffrer les eaux salies d'immondices de tous genres et de détritrus de jardins, à la limite de la place du Théâtre. Comme pour l'ancien lit du fleuve, disparu

(1) *Patria Belgica*. Bruxelles 1873. T. I, p. 84.

en 1835, des motifs de salubrité et d'hygiène urbaine, ont fait remplacer le cloaque par les bâtisses du boulevard de la Sauvenière opposées aux demeures adossées aux hauteurs de l'antique Publémont!

La grande dérivation tracée par l'ingénieur Kümmer, à la suite de la terrible inondation de 1850, avait rectifié le cours de la Meuse. A l'entrée du fleuve dans l'agglomération, on lui avait creusé, au milieu de prairies, un large canal, réunissant aussi quelques-unes des embouchures de l'Ourthe. On rebâtit d'anciens ponts; de nouveaux se placèrent sur le fleuve. Puis on remblaya un bassin réservé au batelage et reportant vers la droite le bras d'eau canalisé qui séparait la nouvelle île conquise du quai agrandi. Un nouveau parc, le parc d'Avroy, avec plantations, pelouses, pièce d'eau, massifs de fleurs, statues, se souda à la ville; laissant place à des demeures élégantes, surgissant rapidement en bon ordre, près des jardins, terrasses, squares, égayés d'œuvres d'art.

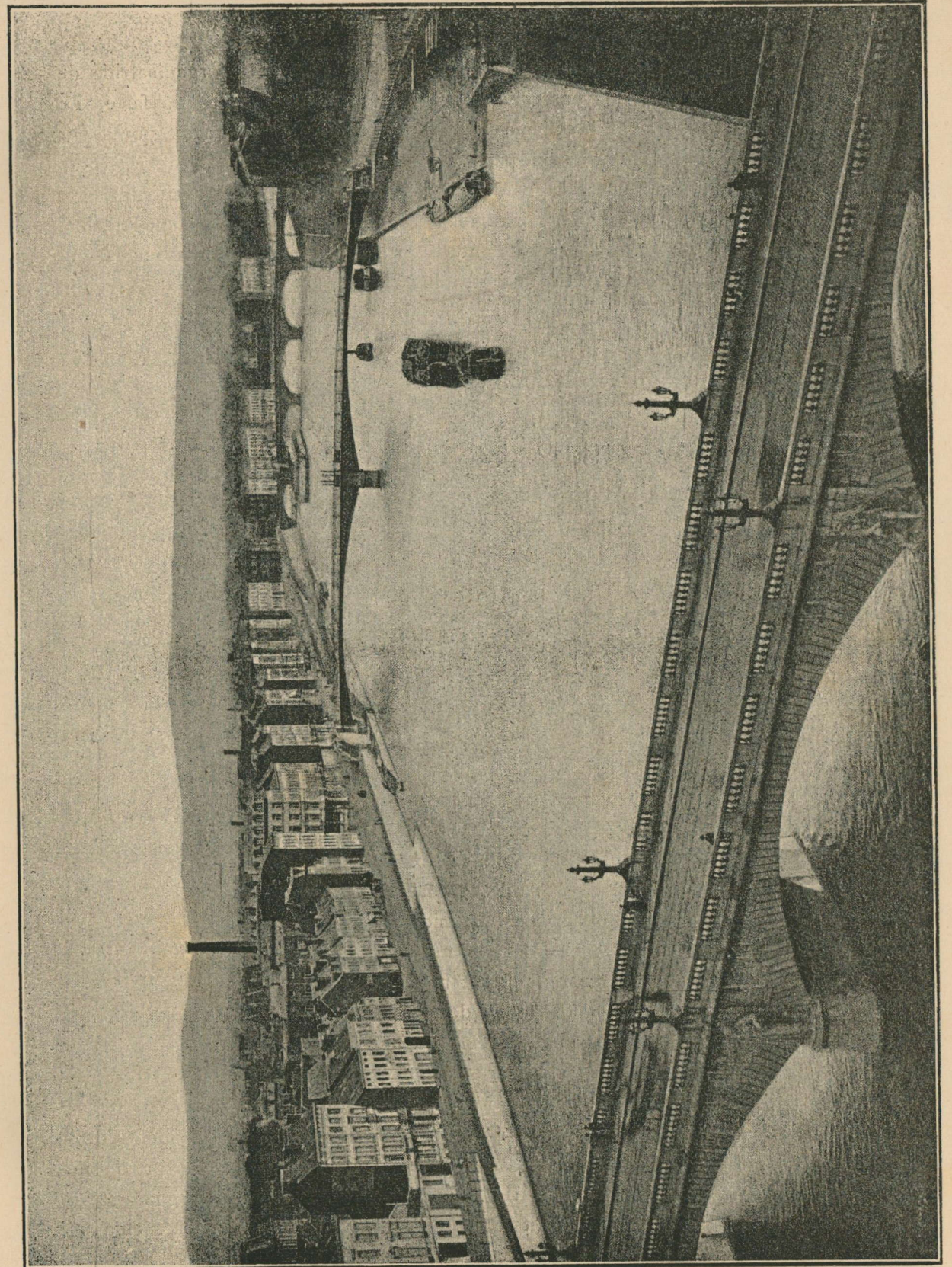
Toujours on a vu chacune des conquêtes de Liège sur son beau fleuve et son principal affluent, donner l'essor à de superbes embellissements. Le comblement des anciens lits des cours d'eau, dotait



LE BŒUF AU REPOS (TERRASSE).
(Phot. Nels.)

la ville d'emplacements précieux pour son étroite enceinte. Des constructions généralement somptuaires, les couvraient rapidement. Dès que le bras gauche du fleuve eût été déplacé, surgit un boulevard planté d'arbres, longé de bâtisses de luxe. Le fond des jardins jusqu'alors baignés par l'eau se borna par de nouvelles demeures, plus spacieuses et plus riches d'aspect que les maisons dont ces terrains avaient jadis dépendu. De nouvelles percées, prolongeant d'anciennes rues qu'on élargissait, conduisirent à la belle promenade, substituée au lit fluvial. Naguère impasses, les rues s'ouvrirent à l'air, à la lumière; remplaçant par l'aspect riche leur vétusté archaïque. De majestueuses perspectives s'ouvrirent pour la plupart de ces anciennes voies lorsque les confins du quartier historique de l'Ile, centre de la Cité au Moyen Age, s'épanouirent en se retournant; comme les plantes vivaces, enfermées dans une cave, s'allongent d'instinct, en poussant de longs et pâles rameaux, vers le soupirail effluéré par les bienfaisants rayons du soleil.

L'exposition mondiale, organisée à Liège, l'année où la Belgique fêta brillamment le 75^e anniversaire de l'indépendance nationale, donna nouvel et énergique essor aux améliorations et embellissements réalisés dans la capitale de la



LA MEUSE A LIÈGE APRÈS 1850.

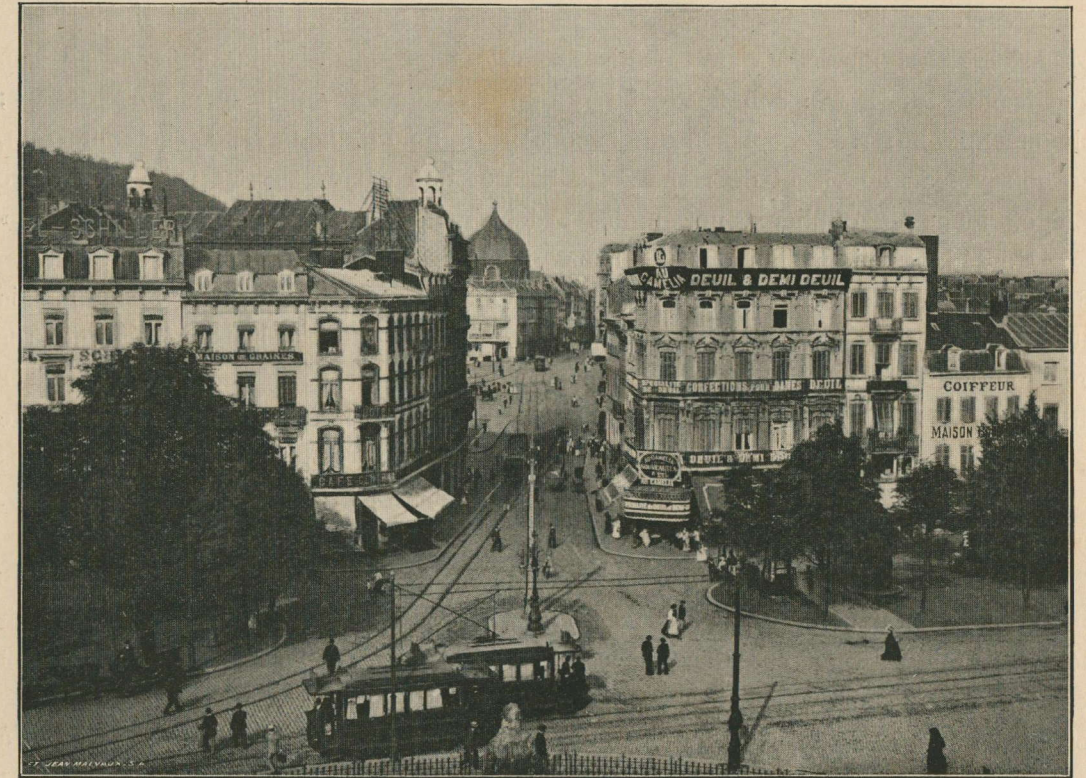
(D'après une ancienne lithographie.)

Wallonie. Le Gouvernement belge, l'édilité liégeoise, la société organisatrice de la *world's fair*, tous les citoyens, rivalisèrent de générosité, même de faste. Le cours de l'Ourthe, rectifié de Chênée à Liège, porta de nouveaux ponts sur ses lits élargis. Sur la Meuse, un peu en aval du Val-Benoit, le superbe pont de Fragnée, grandiose assemblage de pierres et de fer ouvré, montre, sur trois arches hardies, un tablier presque horizontal à colonnes monumentales, riche parapet à balustrades dorées, statues artistiques, candélabres imposants. Naguère modeste, le pont du Commerce, plus rapproché du centre de la ville, se transforma dans le même goût, avec moins d'opulence. Le pont de la Boverie, qui lui succède dans la descente du fleuve, s'élargit par un hardi encorbellement de ses deux trottoirs au dehors de l'ancienne voirie devenue insuffisante. Dans le parcours de la ville centrale, de larges quais, d'aspect grandiose, se bornèrent de maisons élégantes; là où les fosses de tanneurs s'étendaient jusqu'à de chétives échoppes. L'ancienne et étroite rue du Pont-d'Avroy cessa de montrer tant d'alignements divers, et devint un large passage entre de hautes bâtisses reconstituées, enserrant trottoirs pour les piétons, chaussées pour les voitures et double ligne de tramways. En maints autres endroits, la voirie s'améliore, de nouveaux édifices publics se dressent, tandis que se multiplient les demeures à l'aspect plus coquet, exhibant murs ornementés, loggias rompant la monotonie par des saillies, des ressauts, au-dessous de couronnements, de faîtages ajourés, démontrant que les architectes songent enfin à l'enseignement préconisé par les amis de *l'art dans la rue*.

Grâce à ces transformations, Liège, qui voudrait ne plus songer aux guerres que pour activer son commerce d'armes, se montre ville de luxe et cache le centre industriel dont les usines reculent dans la banlieue. Elle fait admirer de ravissants paysages, de ces beaux sites, qu'aux abords des autres grandes villes on s'efforce, à grands frais, de créer artificiellement. La rive droite, naguère encore sordide, ouvre à l'air et à la lumière ses anciennes *Cours des miracles*, éventrées par la pioche des ingénieurs traçant de larges boulevards. Les canaux fétides se changent en égouts hygiéniques. D'imposants édifices d'instruction ou de bienfaisance remplacent bon nombre de fabriques déplorables aux regards. Le luxe des grandes rues devient mot d'ordre général, les belles perspectives sont partout réclamées : élégance et bien-être s'affirment comme besoins impérieux.

Fière, à bon droit, de sa réputation séculaire, Liège ne reste en retard d'aucun progrès industriel. Après avoir, la première des villes du continent européen, popularisé, avec Cokerill, l'utilisation de la vapeur, talisman de la prospérité de l'Angleterre, connu, par le Maestrichtois Mickélers, l'éclairage au gaz extrait des houilles du sol liégeois, elle a fait large part à l'électricité. Un de ses enfants,

Zénobe Gramme, simple ouvrier, né dans la banlieue, a le mieux asservi cette force prodigieuse, par son invention du dynamo à courant continu. Les boulevards et les principales rues de la Cité liégeoise, comme ses beaux ponts, s'éclairent, le soir, de phares resplendissants. A chaque carrefour, de hauts minarets ajourés, sans aspect disgracieux, supportent le réseau de fils télégraphiques et téléphoniques qui ont modifié si intensivement la vie contemporaine. Dans les rues, élargies sans souci de la dépense, se croisent, en tous sens, des trams bondés de voyageurs de toutes classes, se déplaçant à l'aide du mystérieux moteur. Dans cette affluence de véhicules publics domine l'égalité sociale; de même que l'agent



LA PLACE DU THÉÂTRE.

(Phot. Nels.)

énergique réussit à parfaire les tâches les plus délicates sans reculer devant des travaux plus ardues que ceux dont l'antiquité hellénique ceignit l'auréole du légendaire Hercule. Les paisibles promeneurs déplorent parfois l'apparition du terrible nécroman lançant même des motocycles en dehors des rails sur lesquels passent ses lourds congénères avec la rapidité de visions. Quoi qu'on en dise, l'existence nouvelle se plaît à gagner du temps, braver les distances au profit du savoir, de la recherche des lieux pittoresques, de rencontres amicales. Du choc des

opinions naît la lumière, enseigne un vieil aphorisme; du rapprochement des hommes découle la fraternité. Liège, si accueillante pour l'étranger, devait tenir à honneur de multiplier les moyens de transport sur son domaine, et de les offrir généreusement à tous.

Le Liégeois est fier du nouvel aspect de sa chère Cité. Le sourire sur les lèvres, il aime à contempler la Meuse domptée, dont les ondes moirées s'écoulent entre des quais d'apparence plus somptueuse que commerciale. Au-dessus du fleuve, ces larges passages s'unissent par des ponts hardis qui n'ont plus rien des croupes rugueuses sur lesquelles on asseyait jadis les fortins oppresseurs, mais où place est gardée à la sculpture décorative, aux lampadaires dignes du siècle des lumières. « Curieuse expérience dans tout le Moyen Age, disait du vieux Liège M. Michelet (1), une ville qui se défait, se refait, sans jamais se lasser. Elle sait bien qu'elle ne peut périr : son fleuve lui rapporte chaque fois plus qu'elle n'a détruit; chaque fois, la terre est plus fertile encore, et du fond de la terre, Liège souterrain, ce noir volcan de vie et de richesse, a bientôt jeté par-dessus les ruines un autre Liège, jeune et oublieux, non moins ardent que l'ancien et prêt au combat. »

Possédant aujourd'hui des talismans plus puissants, Liège poursuit ses avatars. Seul, le caractère national n'a pas changé. Oublieux, cependant, il ne le fut jamais et ne l'est pas devenu. Le Liégeois moderne se complait à redire que ses ancêtres ont toujours précédé, parfois de plusieurs siècles, les nations réputées apôtres du progrès. Liège aime à rappeler que Mirabeau, son hôte, étudiant l'histoire de ce petit pays, doit avoir dit que la France du XVIII^e siècle ne poursuivait que les revendications politiques dont la plupart s'étaient réalisées, depuis longues années, sur les bords de la Meuse.

L'étranger contemplant les vues pittoresques et variées qui rendent Liège une ville exceptionnelle, admire ce coquet joyau de la Belgique Guichardin écrivait déjà : « On sent qu'il est doux de vivre en ce riant pays. » En s'arrêtant devant les monuments qui évoquent des fastes glorieux, le passant comprend la fierté des Liégeois vantant leur Cité, capitale d'un État indépendant depuis l'antiquité jusqu'à la fin du XVIII^e siècle (1795). A chaque pas, le promeneur retrouve un nom illustre : vaillant combattant, tribun éloquent, sage politique, savant studieux, artiste célèbre. Les historiens ecclésiastiques nomment saints et saintes, papes liégeois, évêques distingués, moines laborieux. L'amour du travail, stimulé par l'instruction toujours largement répandue, anobli par l'art, semble saturer l'atmosphère qu'estompent les flocons de vapeur des usines sans repos. Le penseur sympathise avec la foule active qui sillonne les rues en courant à la tâche, ou s'égaye de la verve wallonne en se délassant dans de belles promenades. Le voyageur remarque la Liégeoise, alerte

(1) *Histoire de France*. Liv. xv.

et souriante, dont la stature peu élancée, la chevelure foncée, l'œil noir et brillant, fait songer aux Andalouses. Liège, cependant, à la différence du reste de la Belgique, ne fut jamais soumise à l'Espagne. Lorsque Louis XIV, après avoir dit : « Il n'y a plus de Pyrénées, » conseilla à son petit-fils Philippe V d'organiser un régiment belge, du pays liégeois vinrent peu de soldats parmi ces gardes wallonnes intrépides dont l'histoire a été écrite par un officier contemporain (1). Peu enclin au service militaire, le Liégeois, privé d'éclat et de beauté, ainsi que dit M. Reclus, révèle un robuste travailleur. On ne peut le confondre avec ses compatriotes flamands. « Le Wallon a la figure beaucoup plus osseuse, les membres plus forts, le corps plus anguleux; la chair est moins développée chez lui; il a rarement le teint frais et vermeil que l'on rencontre si fréquemment parmi les Germains des plaines. » Ainsi tranche-t-il sur ses voisins du pays rhénan. Les touristes d'Allemagne ont dit qu'en débarquant à Liège, langue et population suggéraient la croyance à une baguette magique transportant subitement bien loin. « On le supposerait, écrivait un professeur de Bonn, dès qu'on entend parler cette race d'hommes vigoureux, à musculature énergique, aux traits du visage expressivement burinés (2). » L'affabilité expansive accueille fraternellement l'étranger; mais l'ardent et tenace Liégeois maintient le caractère original de ses ancêtres, les *tiess di hoie* (têtes de houille). « Poste avancé de la famille romane, dit Van Bommel, presque isolé au milieu des populations de famille germanique, entre Tirlemont flamand, Maestricht hollandais et Aix-la-Chapelle allemand, Liège forme en quelque sorte un monde à part (3). » « Petite nation pleine de vitalité et de persévérance, ajoute M. Faider (4), l'histoire de Liège ne peut se confondre avec aucune autre, elle n'est l'annexe d'aucune autre. »

(1) Colonel GUILLEAUME. *Histoire des gardes wallonnes au service d'Espagne*. Bruxelles 1858.

(2) J. W. LOEBELL. *Reisebriefe aus Belgien*. Berlin 1837. P. 6.

(3) *Patria Belgica*. T. I, p. 84.

(4) *Histoire des institutions politiques*. *Patria Belgica*. T. II, p. 402.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
LES MÉTAMORPHOSES DE LIÈGE.	7

CHAPITRE PREMIER

Traditions gauloises. — Souvenirs romains. — Ambiorix. — Conquête franque. — Légendes catholiques. — Saint Lambert et saint Hubert. — Le Péron . . .	21
---	----

CHAPITRE II

Le monument de Charlemagne. — Paladins et évêques bâtisseurs. — Notger. — Églises Sainte-Croix et Saint-Denis. — Colin-Maillard. — Église Saint- Barthélémy. — Almanach de Mathieu Laensberg	37
--	----

CHAPITRE III

Ponts et chaussées. — Réginald de Bavière. — Quartier de Hongrie. — Les premiers Métiers. — Le vin liégeois. — Tribunal de paix. — Pierre l'Ermite et saint Bernard. — L'empereur de Canossa chez l'évêque de Liège. — Lambert le Bègue. — Hospices des Coquins et de Tire-Bourse.	53
---	----

CHAPITRE IV

Les libertés liégeoises. — Industrie houillère. — Prise de Liège par les Brabançons. — Henri de Dinant. — Les noces de la belle Aigletine. — Franche commune et bons Métiers. — Église Saint-Jacques. — Mal Saint- Martin. — Paix de Fexhe. — Tribunal des XXII.	68
---	----

CHAPITRE V

Jean de Bavière. — Les Vinaves. — Liège et Bourgogne. — Sac de Liège. — L'ex-voto du Téméraire. — Arts industriels. — L'armurerie liégeoise. — Le Sanglier des Ardennes. — Neutralité	80
---	----

CHAPITRE VI

	PAGES
Liège et l'Empire. — Érard de la Marck. — Le Palais. — Les portes de la Cité. — Église Saint-Martin. — Les Liégeoises. — Visites impériales et royales	90

CHAPITRE VII

Les princes bavares. — Mont-de-piété. — Chiroux et Grignoux. — Fontaine Saint-Jean-Baptiste. — hACeLDAMa et Male gouverne. — Bombardement. — Hôtel de Ville. — Pierre le Grand à Liège. — L'évêque-Mécène. — Les musiciens liégeois. — Grétry.	105
--	-----

CHAPITRE VIII

Révolution de 1789. — Invasions françaises. — Département de l'Ourthe. — Cathédrale Saint-Paul. — Le théâtre royal. — Quai Micoud. — Hubert Goffin. — Les Baskirs.	130
--	-----

CHAPITRE IX

Liège sous les Pays-Bas. — Les botresses. — Université. — Les peintres liégeois. — Conservatoire. — Projets de dérivation	148
---	-----

CHAPITRE X

Liège en 1830. — La ville moderne. — Vapeur et gaz. — Les gares. — Les nouveaux ponts. — Parc public. — Palais provincial.	156
--	-----

CHAPITRE XI

Liège actuelle. — Électricité. — Instruction. — Exposition de 1905. — Promenades.	168
---	-----